

SIMON  
À LA  
CROISÉE  
DES  
CHEMINS

ANDRÉ QUERTON



*À la ribambelle d'enfants qui m'ont élevé.*



Trois évangélistes attestent que Simon de Cyrène aida Jésus à porter sa croix. Marc, le plus sensible aux petits faits précis, ajoute qu'il est le père de Rufus et d'Alexandre, dont on ne sait rien.

Simon est un passant. Il se trouve à un moment précis à un endroit précis : c'est le hasard. Il rentre des champs, dit l'Écriture, ce qui peut vouloir dire qu'il est un homme qui travaille la terre, mais peut-être aussi simplement qu'il habite en dehors des remparts de Jérusalem.

Jésus sort de sa prison après une nuit de tourments, il est chargé de sa croix. Simon est dans la rue et il reçoit l'ordre d'aider le condamné à porter cette immense poutre jusqu'au lieu du supplice. C'est une tâche ignominieuse et pénible physiquement. Elle est humainement terrifiante :

accompagner un mourant est une épreuve redoutable.

Les Évangiles ne disent rien de plus de cet homme.

Simon est un témoin ; il s'est approché au plus près d'un homme qui allait mourir. De nombreux mystiques se sont efforcés de vivre la Passion par la prière et la mortification. Nos églises sont habituellement ornées d'un Chemin de croix. Et le Vendredi saint, ce pitoyable cheminement est célébré avec émotion. Mais chaque mort, chaque deuil ne sont-ils pas chaque fois une passion ?

On croyait jadis les rois de France, oints et sacrés, dépositaires d'un pouvoir de guérison des écrouelles, qui sont d'horribles fistules purulentes à la base du cou. Ils bénissaient les malades en leur disant : « Le Roi te touche, Dieu te guérisse. »

Ceux qui, comme Simon, soignent les malades, ceux qui approchent les mourants pourraient à juste titre murmurer à leur tour : « Le malade me touche, Dieu me guérisse. »

« *Obsequium pauperum* », se disent avec ferveur certains de mes amis.

C'est mon fils Rufus qui t'envoie ? J'ai compris que tu étais proche de Paul et tu as donc certainement entendu parler de Rufus. Que mon fils soit l'ami de Paul m'amuse. Je ne parviens pourtant pas à oublier le Saul de jadis, si ardent à nous injurier, à tenter de nous mettre à mort. Et puis, après Damas, si prompt et si déterminé à répandre le message du Maître. Le voilà, l'ami de mon fils. Comment cette première haine s'est-elle transformée en amour enflammé ? Que peut-on comprendre au chemin d'un cœur ?

Tu interrogues à la demande de Paul tous ceux qui ont connu le Maître. Je ne crois pas que je l'ai connu. Mais je l'ai vu. De dos. Je ne suis pas un disciple, tu le sais. Et tu sais d'ailleurs que j'ai toujours eu un peu de mal à m'entendre avec les disciples. Il m'a fallu bien du temps pour

comprendre et pardonner leur absence ce maudit après-midi-là ; et je crois bien qu'ils ne m'ont jamais vraiment pardonné d'y avoir été présent, moi seul, si ce n'est Jean, que j'ai juste vu de loin, avec les femmes. Ils n'ont jamais compris pourquoi j'étais là.

Je n'ai été témoin que d'un court moment. Mais un moment si tragique, si profond, si important pour moi que j'hésite à t'en parler. Mes fils ont suivi les apôtres et j'en suis heureux ; moi, je reste muet.

Mais il y eut un moment où j'ai parlé. Parce que j'ai été témoin. Et parce qu'un autre témoin m'a raconté ce à quoi aucun disciple n'avait assisté. C'est moi qui leur ai rapporté le témoignage d'un autre. Et ils m'ont cru parce que ce que je disais était vrai.

Moi, je n'ai reçu aucune instruction, je n'ai été chargé d'aucune mission. Je suis l'homme qui passe et qui soudain reçoit un ordre ; enfin, j'ai reçu deux ordres et je ne sais toujours pas auquel des deux j'ai obéi. Et puis j'ai vu et entendu. Et j'ai cru. Sans m'en apercevoir, d'ailleurs.

Assieds-toi et prends une coupe. Notre conversation sera triste. Du moins peut-être,



pour ce qui te concerne, quand je parlerai de tes amis. Pour moi, ce moment, dont j'ai perçu toute la souffrance, dont une part s'est incrustée à jamais en moi, ce moment m'a élevé ; tu comprends bien le sens du mot que j'utilise ; c'est celui que l'on emploie pour parler de l'éducation des enfants. On oublie parfois qu'il signifie aussi « monter vers le haut ». Ce moment m'a appris à comprendre mes forces et mon caractère. Et je crois qu'il m'a fait grandir. Bien au-delà de ma force à moi.

J'ai transmis à mes fils l'enseignement que j'ai tiré de cet événement. De cette épreuve que j'ai vécue, ils ont surtout retenu la valeur et la richesse. Ils ont grandi à leur tour. Les fils héritent des terres que leurs pères ont défrichées ; ils n'ont plus à arracher du sol les lourdes pierres qui brisaient les socs ; le prix à payer, les efforts, la fatigue, la tristesse, ils ne les payent pas. Je ne les jalouse pas. Tandis qu'ils moissonnent en chantant, dans l'enthousiasme et l'ivresse, oublieux des larmes des semailles, je suis confiant qu'ils penseront à de nouvelles terres à cultiver. Ils ont été élevés, eux aussi.

Il y avait eu cette forte clameur, des cris, des vociférations. Et quelques hurlements plus perçants de femmes. Le soleil était déjà haut ; la muraille de la ville étincelait comme de l'or. Par l'ouverture de la porte de Benjamin, je vis au loin un attroupement, des jeunes qui couraient en se hélant et j'entrai dans la ville à leur suite, par curiosité, tout en me méfiant de ce réflexe qui m'est familier. Je n'ai pas peur de la foule, parce que je sais que ma haute taille et ma peau basanée impressionnent les gens ; il suffit que je tende le bras, coince mon épaule d'un air décidé et les gens aussitôt s'écartent, le plus souvent sans même me regarder, et me laissent passer. J'aime savoir ce qui se passe autour de moi, même si je n'ai pas la moindre intention de m'en mêler. Nous étions à la veille de la Pâque ; Jérusalem était remplie de pèlerins, venus de toutes nos communautés dispersées. Moi qui ai beaucoup voyagé, j'aime voir les étrangers, leurs costumes, entendre leurs voix si différentes et tenter d'écouter leurs conversations que je comprends parfois. Je m'avançai.

Je fus bientôt proche de ceux qui criaient le plus fort ; ils donnaient l'impression de savoir ce

qui se passait, mais ils étaient comme des chiens imbéciles qui aboient en se répondant dans la nuit. Ils n'étaient qu'une dizaine et leurs cris étaient agressifs et hargneux, plutôt injurieux. J'approchais du corps de garde qui est à côté des bâtiments romains et je dus jouer des coudes pour arriver à voir autre chose que ces dos stupides et agités. Une poignée de soldats regardaient la foule, indifférents, lourds, placides comme le sont des militaires habitués à ce que leur seul aspect, celui de leurs armes et de leurs cuirasses crée autour d'eux un espace de respect ou de peur. Ils semblaient déjà fatigués de leurs corvées du jour ; ils avaient l'air ennuyés.

Apparut soudain devant la poterne un officier au regard impatient, le visage étrangement fermé et dur ; il donna l'ordre de dégager la rue et un simple mouvement des quelques soldats obtint ce résultat malgré la presse ; deux, trois autres soldats sortirent à leur tour et c'est alors que je le vis.

Titubant, chancelant, l'homme était ébloui par la lumière qui lui fit baisser la tête. Son visage était tuméfié, ses cheveux et sa barbe hirsutes et gluants de sang gras, sa tunique largement souil-

lée de sanies. Tout son corps vibrat de douleurs vives et je voyais bien qu'il tentait péniblement de retrouver son équilibre. Comme s'il était en train de négocier en vain avec chaque membre contusionné pour trouver une position moins douloureuse.

La violence dont il avait été victime était évidente ; ses geôliers s'étaient désennuyés en le frappant avec un parfait mépris, sans la moindre colère, sans haine, juste parce que c'était un triste condamné dont ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Je connais ce genre d'hommes qui éprouvent le besoin d'exercer leur force sur un autre homme, sur un chien, sur un bout de bois. Comme pour se persuader de leur propre valeur, de leur supériorité.

Cela me dégoûta. Certes, un condamné doit être puni ; je comprends bien aussi que devant certains criminels, on puisse être poussé par une colère furieuse, une haine, un désir de vengeance. C'est triste, évidemment, mais voilà, œil pour œil, comme dit la Loi. Je vis alors une lourde pièce de bois être apportée. Je compris à l'instant, évidemment : c'était un condamné à mort. Un criminel quelconque, peut-être bien coupable, peut-être à

moitié coupable. Quelqu'un qui sort condamné d'une prison romaine peut être parfaitement innocent, je le sais très bien.

Il fut poussé en avant ; son corps se courba et je vis alors son visage. C'était ce Galiléen, ce charmant fou de Dieu, qui se prenait je crois pour un prophète ; je l'avais vu lorsqu'il était venu il y a peu à Jérusalem. Son entrée dans la ville avait été l'occasion d'une fête improvisée et très chaleureuse. La foule avait été touchée par sa simplicité, ses enseignements pleins de douceurs. Un homme encore jeune, tendre, dont on parlait beaucoup. Il enseignait sur les places publiques ou le long des chemins. Sans doute un peu illuminé, sans doute peu orthodoxe, voire peut-être légèrement hérétique, mais je ne suis pas sûr de bien comprendre toutes ces choses. Je l'avais écouté plusieurs fois au Temple ces dernières semaines et j'avais été à la fois émerveillé et choqué par ses propos. Une de mes oreilles était ravie de ce qu'il disait, l'autre comme heurtée, bouchée. Il parlait d'une fraternité renouvelée, d'un Dieu bon, attentif aux faibles, mais aussi des efforts que nous devons faire pour arriver au Royaume. Il s'était querellé aussi, à mon grand étonnement.

À l'instant, je fus de nouveau choqué. Était-ce bien le même homme ? Lui qui paraissait déjà si fragile quand il prêchait ? Qui n'était donc plus que ce corps malingre, désarticulé, déjà presque brisé ? Les gardes l'entourèrent, lui firent plier le dos, lui firent lever les bras en arrière du corps ; il grimaça, le visage essayant vainement de se tourner vers le ciel bleu. Lorsque les gardes placèrent la pièce de bois sur son échine, il étouffa un cri.

Je ne sais ce qui se passa alors ; oui, certes, je fis un pas en avant, j'en suis conscient, avec un geste du bras vers le Galiléen, comme pour lui porter secours. Mais ce ne fut tout au plus qu'un réflexe ; j'aurais eu le même geste envers un animal blessé, je n'ai pensé à rien, je n'ai rien voulu de précis. J'aurais aussi bien pu faire un pas en arrière ou détourner le regard.

Ce n'est pas ainsi que l'officier interpréta mon geste.

— Ah, tu veux l'aider ; tu es de ses disciples ? Pauvre fou, tu es bien le seul présent aujourd'hui, je crois. Eh bien va, aide-le. Dans son état, il va falloir des heures pour arriver au Golgotha et, comme c'est la fête, on est un peu pressé par vos règles du shabbat, non ?

Non, je ne voulais pas l'aider ; non, je n'avais rien à faire dans cette affaire. Oui, je savais plus ou moins qui était ce Galiléen, mais non, je n'étais pas de ses amis. Et l'idée même de m'approcher de ce misérable, de toutes ces impuretés qui lui maculaient le visage et les mains me remplissait de révolusion. Cet homme était promis à la mort imminente et la plus sordide. Et j'allais être souillé.

L'officier comprit sans peine mes sentiments hésitants.

– Je t'ai dit de l'aider, as-tu compris ? Que tu le veuilles ou non, c'est ce que tu vas faire, parce que je l'ai décidé et que c'est comme ça.

Une tension stridente dans sa voix avait attiré l'attention de deux soldats qui furent immédiatement attentifs à ces quelques mots. Leurs regards suffirent à me faire comprendre que j'étais pris au piège. Ces hommes n'hésiteraient pas un instant à me frapper. Il y eut un léger flottement et puis le Galiléen releva la tête. Son visage était pitoyable, ses lèvres tuméfiées, son front blessé par des griffures bizarres assez profondes, son nez laissait couler un lamentable filet de sang et de morve. Et son regard erra un instant, lointain,

perdu, absent, renfermé sur lui-même, presque aveugle. Puis il me regarda. Oui, son regard se fixa sur moi.

– Toi.

C'est l'officier qui avait crié, je le sais bien. Mais moi, qui commençais à bander mes muscles, à tourner la tête pour voir par où m'échapper, je vis un appel pressant dans le regard du condamné. Ce n'était pas un regard de supplication, il était au contraire presque impérieux. Un appel ? Un ordre ? Les deux ordres, celui de l'officier, celui du Galiléen, résonnaient dans ma tête : le premier excitait mon instinct de fuite ; le second me figea sur place. L'officier avait bien dit « toi, va », j'en suis sûr ; le Galiléen m'enjoignait « toi, viens ».

J'obéis. Auquel des deux ?

Et tout fut dit. Je n'offris aucune résistance.

Les gardes convinrent avec moi que le Galiléen n'aurait jamais la force de porter seul la lourde pièce de bois jusqu'aux murailles extérieures. On ne l'attacherait donc pas sur son dos. Je n'allais pas la porter moi seul ; la solution simple était la plus banale et la plus naturelle ; nous allions partager le fardeau comme le font



tous les ouvriers, marcher l'un derrière l'autre, avec cette longue poutre posée sur nos deux épaules. L'officier imposa que le Galiléen marche le premier, puisqu'il était le condamné et qu'il voulait ainsi le désigner au mépris des passants. À sa suite, je passerais presque inaperçu.

Le Galiléen, auquel nul ne parlait, laissait les autres et moi nous occuper des détails horribles, épouvantablement pratiques ; il avait en partie repris ses esprits, mais comme dans un état second. Il me tournait le dos quand on chargea la poutre sur son épaule et il frémit de tout son corps ; je vis combien sa tunique était zébrée de traces de sang. Nos premiers pas furent très hésitants ; il tentait de s'établir plus fermement sur les deux jambes. Je voyais que malgré sa douleur, son corps n'avait pas oublié les travaux manuels de sa jeunesse et les charges parfois lourdes. Tout exténués qu'étaient ses membres et ses articulations, persistait en lui une mémoire physique du charpentier qu'il avait dû être. Portant cette effrayante pièce de bois, nous devions accorder nos mouvements et je sentis que c'était à moi de le faire, de m'accorder à lui, de mettre mes pas dans les siens, d'anticiper ses faiblesses. J'aurais

presque voulu être capable d'alléger son fardeau, de le soutenir, mais c'était impossible.

Durant ce pénible trajet au travers de la ville, dans ces ruelles encombrées de marchands, de passants qui s'écartaient à peine malgré leur effroi, coincés comme nous tous entre ces murs, je ne le vis que de dos. Un balancement naturel nous liait, une souplesse commune, qui reposait sur nos efforts à l'un et à l'autre. Je pensais que nous étions des bœufs sous le même joug, engoncés dans nos efforts, moi certainement plus fort et agile, sûr de mes pas et de mes hanches. Nous dûmes régulièrement nous arrêter tant il était épuisé, changer la poutre d'épaule dans le vain espoir qu'elle fût plus légère à porter. Il s'effondra à plusieurs reprises, piquant du nez ou basculant sur le côté sous le poids de notre charge. Je parvins parfois à me rapprocher de lui de telle sorte que, par moments, je supportais parfois seul notre fardeau.

J'étais perdu dans mes pensées, c'est-à-dire que je ne pensais plus du tout ; l'essentiel était d'avancer, d'être sourd aux injures mais aussi aux ordres moqueurs, sourd à mon dégoût, sourd aussi à sa douleur. Je fixai mon attention

sur son cou. Je ne comprenais d'ailleurs rien. De quoi aurait-il pu être coupable ? Je n'en savais rien. Comment des Romains pouvaient-ils l'avoir condamné, lui dont j'avais au moins compris qu'il n'avait jamais parlé de leur occupation de notre terre ? De quels crimes payait-il le prix ? Dans quel traquenard ou quel complot était-il tombé ?

La poutre qui nous reliait l'un à l'autre, toute répugnante qu'elle m'était, m'apparaissait comme les bras que deux amis poussent l'un vers l'autre en gardant leurs mains jointes au cours d'une promenade. Nous étions liés, lui et moi. J'étais encore assez révolté d'être contraint de venir en aide à un criminel, mais je ressentais cependant un élan plus de compassion. Non, il n'était pas mon frère, il était condamné et coupable et moi, j'étais innocent et libre. Cet effort physique que je faisais me parut soudain comme une petite aumône que l'on fait au grabataire ou au lépreux à l'entrée du Temple. Un geste sans doute généreux, mais qui finalement n'engage pas à grand-chose. On donne au mendiant une piécette et l'on poursuit son chemin et sa conversation en l'ayant aussitôt oublié.

Je marchais là, pestant contre la lâcheté qui m'avait fait obéir à l'officier et contre ce sentiment de pitié qui m'avait fait répondre à cet appel silencieux. Pestant, mais bien conscient que cette humeur maussade se dissipait, sans doute du fait de la concentration dans mon effort physique, dans une certaine fatigue qui commençait à me peser et dans cette proximité corporelle si immédiate. J'entendais les soupirs épuisés du Galiléen, ses râles effrayants, ses cris de douleur ; je sentais les odeurs écœurantes de ce corps sale, de la sueur recuite, du sang, des souillures de sa robe. Aucun de mes camarades de travail n'avait jamais eu une allure aussi misérable. Et cependant, contraint par nos mouvements, blessé parfois par un faux pas du Galiléen qui projetait la poutre rugueuse contre ma joue ou mon oreille, je me disais que je devais vaincre ma répulsion. Cet homme avait certes péché, mais je pouvais lui apporter de l'eau comme je l'aurais fait à la piscine pour des vieillards couverts de purulences et qui, eux aussi, ou leurs parents, avaient péché contre Dieu.

Je le soutenais donc, mais d'une certaine manière, puisque c'est lui qui ouvrait la marche, il me guidait.

Nous arrivâmes enfin au Crâne. Je commençais à me sentir épuisé, les bras gourds, le dos raidi par l'effort, les jambes lourdes, les chevilles douloureuses à cause de tous nos faux pas sur les chemins inégaux.

Les gardes et des serviteurs s'affairèrent. Le Galiléen me regarda de nouveau. Je compris qu'il me disait de rester. L'officier capta ce regard et le comprit ; il fit un geste un peu méprisant pour me signifier que je pouvais rester. Il devait sans doute se dire que je lui avais été utile, que les choses s'étaient bien passées grâce à moi, qu'il pourrait même avoir besoin de moi. Et que si j'avais la curiosité malsaine de regarder la suite, il n'y voyait aucune objection.

La suite, tu la connais. Elle est rapportée par tous les disciples, même si aucun de ses amis n'était là. Bien sûr, les Romains montaient bonne garde ; pas question de laisser l'un d'eux tenter de faire un coup d'éclat. À une certaine distance se trouvait une petite foule. À leur attitude, je compris que la plupart de ces gens étaient de cette race d'hommes parmi lesquels l'officier m'avait compté d'emblée : des spectateurs d'horreurs, des amateurs de déjections, qui ne peuvent

s'empêcher d'être friands de cris de souffrance, jouisseurs de moments tragiques.

Je n'en étais pas. Je m'approchais de la souffrance du Galiléen ; j'en entendais l'écho dans ma chair et dans mon âme. J'étais venu avec lui jusqu'ici, j'y resterais à ses côtés jusqu'à ce qu'il meure. Tout était calme malgré un léger tumulte, les cris des uns et des autres, l'affairement des gardes pour le mettre en croix, attentifs à leur seul travail, indifférents à l'homme qu'ils mettaient à mort. Je remarquai dans un coin un groupe de femmes accompagnées d'un jeune homme. L'officier les laissa s'approcher du Galiléen un moment. Ils étaient tous terrassés par l'horreur. Pas d'incident, pas d'échauffourée, pas de rébellion ; tout allait bien pour Rome. Même les quelques excités envoyés par les prêtres pour se moquer du condamné se turent bientôt, dominés par le regard impatient de l'officier.

C'était fini. Il était mort. J'étais à côté de l'officier quand il murmura d'un ton très ferme : « Cet homme était un juste. » Détournant un très court instant les yeux du Galiléen, il me regarda fixement en disant ces mots. Cette phrase me stupéfia. Je comprenais soudain son attitude

si renfermée de la matinée ; je crois qu'il avait immédiatement détesté les ordres qu'il avait reçus, qu'il avait obéi à contrecœur toute la journée. Que cet aveu qu'il me faisait dans un souffle voulait établir entre nous un lien inattendu, me confiant une vérité qui m'échappait. Donc, non, je n'étais pas souillé, non, cet homme n'était pas un criminel, oui, j'avais aidé un frère, oui, ma compassion était fondée, justifiée, inspirée. Et cette phrase était sa manière de me remercier d'avoir été là, de l'avoir aidé à tout accomplir. Aider un juste, c'est glorifier Dieu.

Je rentrai chez moi rapidement avant que la fête de Pâque ne commence. Je pleurais, de fatigue et d'émotion, et ma femme pleurait aussi à mon retour, car des voisins lui avaient dit que j'avais été arrêté par les Romains. Je la tranquillisai comme je pouvais tandis que je me lavais, frissonnant malgré la douceur du soir. Elle ne protesta pas quand je me plongeai violemment en elle, affamé de son corps accueillant et vivant. Les étreintes sont aussi données aux hommes pour bâtir une muraille face à la mort. Le vivant reconforte le vivant.

Les mots de l'officier me revenaient sans cesse en tête. Je m'en voulais d'avoir si stupidement cru que le Galiléen avait été condamné à juste titre, parce qu'il était rebelle ou blasphémateur ; toute la matinée, cette idée m'avait contraint. J'avais été trompé et j'étais en colère contre moi-même. Je me décidai à essayer de comprendre ce qui s'était passé.

Ce Galiléen avait des amis ; il n'allait pas être difficile de les trouver dans la ville. Je partis à leur recherche sans même remarquer la foule des pèlerins. Même un groupe joyeux de Cyrénaïques ne m'arrêta pas, malgré mon habituel vif plaisir de retrouver les intonations de ma région natale.

Les habitants de la ville étaient au courant de la mort du Galiléen ; personne n'y comprenait rien, quoiqu'on se méfiât beaucoup des prêtres. Tous l'avaient entendu prêcher ces dernières années, beaucoup l'avaient salué sur son âne lors de la fête des Huttes. La majorité le considérait comme un homme pieux et réservé ; on sentait bien qu'il indisposait parfois certains pharisiens, mais l'on savait aussi que son enseignement ne critiquait jamais la Loi ni



les prophètes. Le petit groupe de ses amis était connu aussi.

Je traversai la ville jusqu'au sud et trouvai enfin la maison où ils étaient rassemblés. On me laissa entrer avec précaution.

Une maison où l'on pleure un mort est un monde étrange ; on y parle bas, on achève peu ses phrases, les gestes y sont simplement esquissés. Les gens semblent figés, se lèvent pour se rasseoir, se tiennent un moment très proches, s'enlacent puis rapidement se séparent, comme épuisés. La douleur est une chose qui se partage si difficilement. Parce que la partager est la raviver, sans doute. Les endeuillés sont solitaires, isolés, enfermés dans leur propre tristesse.

On me reçut d'abord avec une prudence proche de l'indifférence. On me prit pour une de ces personnes qui gravitent autour des maisons des morts, marchands et fournisseurs divers, traiteurs qui savent que nul n'a le goût de cuisiner aux jours de deuil, tailleurs proposant des vêtements de circonstance, voisins qui se sentent contraints par les conventions d'exprimer une sympathie qu'ils n'éprouvent pas vraiment et

qui s'empêtrèrent dans des phrases creuses, tous importuns, mais que les deuilants sont tenus de recevoir avec patience et une certaine forme de reconnaissance distraite, convenue.

Les amis du Galiléen étaient affligés, certes, épuisés par ces deux journées d'angoisse, effondrés par l'annonce de l'exécution, mais aussi très en colère ; ils s'étaient répandus dans la ville pour tenter en vain de comprendre ce qui s'était passé. Tout avait été si vite. Voici deux jours, ils partageaient un repas tous ensemble. Leur Maître était alors sorti prier au jardin, selon son habitude. Tout s'était précipité sans que personne ne comprenne pourquoi. Des soldats l'avaient arrêté, il avait été conduit de palais en prétoire. Une sourde menace les avait rendus très prudents. L'un ou l'autre s'était rapproché des petits groupes qui traînaient dans les rues mais, vite reconnu, il avait préféré s'éloigner, ce qui est bien naturel mais peu digne.

Lorsqu'ils réalisèrent que j'avais accompagné le Galiléen de la garnison romaine jusqu'au lieu du Crâne, trois d'entre eux m'entourèrent, me pressèrent de questions. Qu'avait fait le Maître ? Qu'avait-il dit ? Ils me firent répéter six

fois mon récit. Ils pleuraient quand je décrivais ce pauvre corps abîmé, ses pas mal assurés, ses épaules à vif ; ils pleuraient quand je décrivais son courage, l'absence de plainte, d'imprécation, de malédiction, de rébellion. Ils admiraient sa détermination, sa marche lente vers le supplice. Ils caressaient mes épaules encore endolories, l'écorchure que la poutre m'avait laissée au visage.

Ils savaient à peu près ce qui s'était passé au Crâne. Les femmes et Jean leur avaient raconté ce dont ils avaient été témoins. D'ailleurs, ils allèrent chercher Jean. Je repris mon histoire. Il me regardait avec une tendresse hésitante, je crois. Quand je citai les mots de l'officier, il sursauta. C'est lui à présent qui répétait à mi-voix : « Cet homme était un juste. » Il s'en imprégnait, regardait ses amis comme pour s'assurer qu'ils comprenaient eux aussi ce que cette phrase voulait dire. Leur Maître était donc bien un juste, il était innocent de ces accusations floues que l'on avait proférées contre lui. Il n'était pas coupable, même un Romain le disait. Jean alla plus loin ; puisque le Maître était innocent, il était donc une victime. Et tous pleuraient une nouvelle fois.

Et à les voir tous pleurer, je me rendis compte que cela devenait presque drôle et je rejetai cette idée avec horreur.

Comme je l'avais répété à l'officier, je n'étais pas un ami du Galiléen ; j'étais triste parce que, Jean l'avait bien dit, c'est un innocent qui était mort, parce qu'il était la simple victime d'une machination, d'une erreur, d'une haine, d'une lâcheté. Les disciples pleuraient un homme qu'ils avaient accompagné, qu'ils avaient suivi, qui les avait guidés, charmés, morigénés, aimés. Aimés ?

Ils pleuraient l'objet de leur amour : celui qu'ils aimaient. Mais au plus profond d'eux-mêmes, ils se rendaient compte confusément qu'ils avaient perdu celui qui les aimait, eux. Ils étaient privés de sa présence, de cet amour reçu qui les nourrissait ; ils pressentaient que la perte de son affection allait être plus cruelle encore. On pleure toujours sur soi. On dit « oh, notre cher ami est mort. Il n'embrassera plus ses enfants et ne goûtera plus le soleil sur sa main, pleurons », mais nous pleurons vraiment le fait que notre main ne sera plus serrée avec affection, notre peau caressée, nos discours écoutés. Nous pleurons la disparition de l'amour qui nous était

donné, qui nous réchauffait, qui nous animait.

J'ai passé toute la journée avec eux. Ils me semblaient navrants. Perdus dans leurs douleurs aiguës par un sentiment de profonde injustice et de révolte.

Je n'étais pas leur compagnon, je n'étais pas l'ami de celui qu'ils appelaient « Maître ». Je n'avais aucun sentiment de révolte. Moi, je ne souffrais que de la fatigue, de l'effort de la veille, mais aussi de l'effroi que j'avais ressenti. D'avoir accompagné cet homme, d'avoir assisté à sa mort, d'avoir échangé avec lui ces simples regards m'avait épuisé l'âme et rendu terriblement triste. Je n'avais rien perdu, mais je sentais avec force combien ce lien inattendu entre le Galiléen et moi, si soudainement noué, si soudainement rompu, m'apparaissait comme précieux.

Je me mis à leur service ; j'accueillis les affligés, je les écoutais reprendre leurs histoires de jadis auxquelles je ne comprenais que des bribes. Je consolais, mais en silence, sans dire un mot important. J'apportais des boissons, présentais des plats auxquels on ne touchait guère. J'écoutais. Après d'eux, j'apprenais un peu à le

connaître. Ils étaient émus et parlaient de choses douces et belles. De son amour de Dieu, qu'il appelait Père, dont il parlait continuellement, auquel il semblait parler continuellement, dont il disait que la volonté devait être accomplie. De gestes simples, de son amour des enfants, de sa patience avec chacun, de la manière dont il se laissait approcher par tous, de sa légère désobéissance à certaines habitudes que nous imposent les prêtres sans que nous ne sachions pourquoi, mais aussi de choses étonnantes, de guérisons de sourds et d'aveugles, de repas miraculeux, de résurrection d'un ami mort, comme Élie l'avait fait. Me parvenait l'image d'un compagnon que j'aurais voulu avoir ; je remarquai cependant que c'est lui qui avait choisi ses amis, un par un. Et qu'ils s'étaient laissés faire. Recevant le don de son amitié.

Et rentrant chez moi, le soir venu, je jouai longuement avec mes enfants, dont les caresses m'enchantèrent. J'étreignis ma femme, m'apaisant dans sa tendresse, de sa chaleur, de sa présence. Je n'avais rien perdu. Mais je ne cessais de penser à eux, ses amis. Eux qui venaient d'être

amputés et allaient devoir vivre avec leur âme affreusement estropiée.

Et je pensais tant à eux que je ne pensais presque plus à lui. Sinon au moment où je venais d'éteindre ma lampe. Je revis le regard et l'injonction : « toi, viens ». Et je me mis à pleurer en souriant.

Quand je revins le lendemain chez les amis du Galiléen, je crus les voir tous fous ; leurs serviteurs se roulaient sur le sol en criant que leurs ennemis avaient volé le cadavre de leur Maître, poussant l'abjection jusqu'à cette horrible désécration. Mais les amis étaient aussi en proie à une autre folie ; certains témoignaient que le tombeau était bien vide, qu'ils s'y étaient rendus, deux pèlerins étaient revenus dans la nuit à Jérusalem pour dire qu'ils avaient mangé la veille au soir avec le Galiléen, une femme disait l'avoir vu marcher dans le jardin du Crâne le matin même. J'entendais ces propos parfois véhéments tout en écoutant la poignée d'entre eux qui essayaient de comprendre ce qui arrivait. Passé une première stupeur, ils tentaient de se souvenir. Ces dernières heures, ils avaient été forcés de se souvenir que le Galiléen avait bien prédit sa propre mort, ce qu'ils avaient refusé d'entendre quand il leur en avait parlé. Mais qu'avait-il dit d'autre, qu'ils avaient peut-être aussi refusé d'écouter ? Qu'il reviendrait ? Qu'il serait relevé ? Tout cela bien sûr était des formules, des images, de la poésie. Ce n'était pas possible.



Et ils se disputaient. Leur douleur prenait une forme de délire. Les plus sages restaient aussi paisibles que possible, tentaient péniblement de calmer les esprits, parlant parfois d'une manière presque sévère. Les autres multipliaient les raisonnements les plus fous, parlaient du Royaume, répétaient qu'il avait parlé de son retour. Il était déchirant de voir ces hommes mûrs tenir des propos d'enfant entêté, empêtré dans ses propres mensonges. Je remarquai que plusieurs femmes présentes étaient aussi exaltées, sauf, à ma surprise, la mère du mort. Elle avait un visage qui par moments grimaçait de tristesse mais un regard limpide, tourné entièrement en elle-même et ses yeux semblaient fixer un autre monde.

Je partis, un peu amer. Quelques heures avaient suffi pour bouleverser leurs esprits qui devaient donc être bien faibles. Je ne sus plus trop que penser du Galiléen. Un fou, lui aussi ?

Je cessai de les voir. Comme il me semblait qu'eux-mêmes avaient cessé de désirer me voir. J'avais cru que ma présence leur était un réconfort, que mes attentions à leur égard les consolait un peu, les distrayaient du moins de leur deuil. Il n'en était rien. Qu'avais-je à rester avec

eux ? Parfois, les consolateurs sont ignorés, voire abaissés ; nous leur reprochons facilement de moins souffrir que nous.

Mon amertume cependant creusait une mine en moi. Je repris mes habitudes, retournerai aux champs. Je sentis avec bonheur que, dans mon travail, mes muscles retrouvaient vite leur souplesse. Le corps guérit souvent plus vite de certaines de ses blessures que l'âme des siennes.

Tandis que je recouvrais ma vigueur, mon cœur restait morne sans que j'en comprenne la raison. Peut-être avais-je attrapé cette tristesse comme on attrape un refroidissement ; je ne m'en souciai pas plus que d'une grippe : il me suffisait d'attendre. Mais quand elle vit ma mélancolie déteindre sur mes fils, ma femme s'inquiéta et se mit à réfléchir. Un soir, elle vint s'étendre à côté de moi et, sans me regarder, parla tout d'un coup d'un ton très décidé.

— Je crois que ce Galiléen était ton ami. Tu ne le sais pas, tu ne veux pas le voir mais je suis sûre que c'est la vérité. Ta mauvaise humeur triste vient de là. Tu refuses ta douleur. Tu ne penses qu'à celle de ses autres amis. Tu ne te

consoles pas. Tu as tort. Et si tu ne te consoles pas, qui veux-tu pouvoir consoler ?

Je me récriai. Quelle idée saugrenue ! Moi, l'ami d'un condamné à mort, enfin, d'un innocent injustement condamné, que je ne connaissais absolument pas, dont j'avais à peine entendu parler ? J'avais bien d'autres amis, des vrais, avec qui je travaillais, riais, avec lesquels je partageais mes idées, mes projets, parfois même mes doutes et mes hésitations. De vrais amis. Et lui, je ne l'avais vu que quelques heures tout au plus. Je ne lui avais même pas parlé. Un ami, c'est un compagnon des jours de joie, des jours de peine, et celui aussi des jours normaux, où l'on se contente de sa vie et de ses occupations les plus banales.

Ma femme continua de me regarder sans dire un mot, mais je comprenais bien qu'elle me répétait le même refrain et qu'elle me le répéterait certainement en silence dans l'heure qui viendrait.

Ce Galiléen. Je crois bien que nous ne nous étions même pas touchés, sauf peut-être quand il était tombé. Je n'ai vu que son dos, belle manière d'apprendre à connaître un homme. Et nous ne nous sommes pas parlé, pas un mot. J'aurais cer-

tainement pu avoir des échanges plus vifs et éloquents avec un muet ou un sourd.

Ma femme continuait de me regarder, avec ses yeux qui, chez elle comme chez tant de femmes, sont si loquaces.

C'est alors que je me souvins du regard de l'homme. Je me souvins de son « toi, viens », de son « reste ». Qu'il n'avait donc jamais prononcé, mais que j'avais entendu si distinctement. Ce n'étaient pas des ordres ni des suppliques. C'étaient les demandes claires et fermes d'un homme auquel il restait si peu de forces et si peu de temps ; des demandes auxquelles j'avais répondu spontanément et, je m'en rendais compte enfin, de tout cœur. Une amitié m'avait été offerte.

Et j'éclatai en sanglots. Toute mon amertume disparut dans ce grand flot de larmes ; ma tristesse emporta tout sur son passage. Je poussai un cri, je hoquetais et étouffais, et mes fils apparurent, un peu inquiets de voir leur père pleurer. Un sourire de ma femme les apaisa.

Tant de détails, tous les détails me revenaient ; l'apparition de cet homme déjà blessé,

déjà déchiré et souillé, son visage à moitié éclaté sous les coups. Sa volonté d'accomplir son destin sans faillir, comme porté par un devoir accepté. Cette longue marche maladroite, tandis que nous étions tous deux écrasés par la poutre, trébuchants, mal assurés sur nos jambes, liés par ce poids, attelés à une tâche misérable : aller au supplice, à la mort imminente, à ses souffrances atroces. Et je l'aidais dans cet effort sans nom qu'il exigeait de lui-même. Je te l'ai dit tout à l'heure : il me guidait. Il m'avait élu pour compagnon. Et moi, pendant ce parcours harassant, je m'étais barricadé dans des sentiments de défense, de souci égoïste de moi-même, négociant ma proximité, redoutant de le toucher. De même, au Crâne, que voulait-il quand il exprima clairement son désir que je reste ? Avoir un témoin ? Mais non, Jean et les femmes, la foule étaient là. De nouveau, il m'avait confirmé comme compagnon. À qui demanderions-nous de rester près de nous dans nos moments les plus sombres, les plus veules, sinon à un ami, et le plus proche ? Devant qui serions-nous prêts à nous montrer dans toutes nos faiblesses, dans nos déjections, dans nos sanglots obscènes ? Nous voulons tous en protéger notre femme, nos enfants. Heureusement,

nos amis sont là pour ce service. Pour cela aussi, comme, lorsque nous étions jeunes, nous nous sommes mutuellement relevés de nos ivresses et de nos vomissures, comme nous nous sommes relevés les uns les autres de nos tristesses cruelles, quand nous avons le sentiment que les autres nous trahissaient, et plus encore, quand nous sentions bien que nous nous trahissions nous-mêmes.

Le Galiléen m'avait choisi, comme il avait choisi tous ses compagnons ; avec autorité et détermination, mais ayant instillé en nous une volonté aussi spontanée de le suivre.

C'est devant le poste de garde que j'avais commencé à le suivre. À répondre à son appel. Dans la cohue, dans le tourbillon de cette situation abjecte, je n'avais rien compris du tout ; il marchait devant moi, bien sûr, essuyant les crachats et les injures, la haine froide des passants. Je croyais l'accompagner au Crâne. Mais vers où donc me guidait-il ? Lui seul le savait.

Quand je retournai voir les amis du Galiléen, je n'en crus pas mes yeux. Il n'y avait plus de maison endeuillée, mais un calme exalté les réunissait. Leur Maître était vivant ; ils l'avaient vu, il avait parlé avec eux. Ils l'avaient touché. Quand ? La veille. Ils étaient rassemblés, priaient, et, tout d'un coup, il avait été là. Je n'y comprenais rien. Eux non plus, d'ailleurs. Mais leur joie balayait toute réflexion. Il était revenu !

Je demeurai coi. Rêvaient-ils qu'ils se réveillaient enfin d'un cauchemar ? Désiraient-ils se raconter une autre histoire ? Ils avaient dîné avec leur Maître quelques jours plus tôt et s'étaient quittés comme d'habitude au milieu de la nuit, avec de simples souhaits de sommeil paisible ; deux ou trois d'entre eux avaient été témoins de son arrestation et puis personne ne l'avait revu. Dans les palais où il avait été conduit, nul ne l'avait suivi. Ils ignoraient tout de ce qui lui était arrivé. Ils avaient questionné des serviteurs, mais leurs récits étaient si peu clairs, et qui peut faire confiance aux commérages de ces gens ? Ils savaient qu'une petite foule avait été interrogée par le gouverneur et qu'elle avait réclamé la mort du Galiléen. Jean et les femmes étaient au Crâne,

prévenus de l'exécution par la seule rumeur, sans connaître les raisons de cette sentence.

Les autres disciples ne l'avaient pas vu mourir. Ils n'avaient pas vu l'homme torturé et mis en croix ; ils n'avaient pas vu ce corps blessé, tordu de douleur, épuisé, déchiré. Ils n'avaient pas vu la mort de leur ami en face. Le choc de cette affreuse réalité leur avait été épargné.

Se disaient-ils dès lors que tout ce drame n'avait pas été réel ? Que peut croire un homme que ses yeux n'ont pas confirmé ? Et justement, ils l'avaient revu après la découverte du tombeau vide.

Déjà, certains racontaient en effet cette histoire ; que l'homme crucifié l'autre jour n'était pas leur Maître, c'était aussi simple que cela. On lui avait tout simplement substitué un esclave quelconque. Ou même que personne n'était mort ce jour-là, que c'étaient juste des racontars. Lui s'était caché quelques jours dans une maison sûre et, maintenant que le grand émoi de la fête était passé, il se sentait plus en sécurité et venait voir ses amis.

Tandis que je restais là, silencieux, navré, secouant la tête, je vis plusieurs fois le regard de



Jean se poser sur moi. Il était le seul à ne pas sembler partager les sentiments de ses amis. Son regard et son attitude étaient réservés à mon égard. Mais je voyais bien qu'il était plongé dans une réflexion intense.

Je voulus parler aux uns et aux autres, leur représenter que leur Maître était vraiment mort, que je l'avais vu mourir, que je ne comprenais rien à leurs histoires de retour. Ils ne voulurent pas m'entendre. Au contraire, ils semblaient impatients, exaspérés par ce que je leur disais. Voici cinq jours, tout émus de tendresse et d'affliction, ils me caressaient parce que je leur racontais la mort de leur ami ; aujourd'hui, mon récit se heurtait aux rêves qu'ils voulaient prendre pour des réalités ; je mentais, je n'étais pas fiable, j'étais un vendu, un suppôt des Romains ou des prêtres, un espion.

Jean intervint en silence ; d'une main, il fit signe d'arrêter ces discours et de l'autre me saisit fermement le bras et m'entraîna hors de la pièce pour me faire sortir de la maison. À la porte, cependant, il me murmura encore :

– L'officier a bien dit « cet homme était un juste », n'est-ce pas ? C'est bien ce qu'il t'a dit ?

Et je répondis que oui, qu'il l'avait dit de manière très claire, avec un ton ferme, avec la volonté délibérée que je l'entende bien.

Jean secoua la tête, voulut dire quelques phrases pour excuser ses amis, y renonça après deux mots dont je compris tout de suite le sens. Ils allaient se réunir et prier. Espérer que le Maître soit là, soudain au milieu d'eux.

Je crois que c'est le lendemain que je croisai l'officier. Je n'eus pas le temps de me cacher dans une boutique et son regard me balaya tandis qu'il passait derrière moi ; je me hâtai de reprendre mon chemin, mais soudain, il me héla. De nouveau, je songeai à fuir mais, malgré son ton de commandement, je perçus une curieuse vibration dans sa voix. Il vint vers moi, avec un geste des deux bras plus accueillant que menaçant. Il voulait me parler et, regardant autour de nous, surprenant l'air curieux des autres passants, me saisit le haut du bras et m'entraîna jusqu'au corps de garde tout proche. Je me demandai ce qu'il voulait de moi. Sa dernière phrase au Crâne résonnait encore dans mes oreilles. Il l'avait prononcée avec une certaine solennité, une gravité que l'on réserve d'habitude au moment de prêter serment ou de prendre la divinité à témoin. J'étais curieux de savoir pourquoi.

Il m'interrogea d'abord sur ma vie et surtout sur mes relations avec le Galiléen. Il parut assez vite convaincu que je ne le connaissais que de réputation, que j'avais assisté à la fête de son entrée en ville, que je l'avais écouté une après-midi ou deux au Temple et que, non, je n'étais

pas de ses amis. Il confirma qu'il lui avait semblé aussi que le condamné avait souhaité que je reste auprès de lui au Crâne et me demanda pourquoi. Il ne s'étonna pas de mon incapacité à lui répondre, se contentant de hocher la tête.

Et puis c'est lui qui se mit à parler longuement. Lui aussi avait eu l'occasion de voir et d'entendre le Galiléen ; on en parlait beaucoup dans Jérusalem. Il avait été curieux d'aller l'écouter parce qu'un autre officier, en garnison en Galilée, lui avait raconté l'étrange histoire de la guérison de son esclave par la seule prière de ce prophète des chemins. Il était de garde quand l'homme fut arrêté et il vint immédiatement l'escorter avec quelques soldats, car on redoutait des protestations peut-être violentes de ses amis. L'officier rit avec mépris en notant qu'il n'en avait remarqué qu'un ou deux durant cette longue nuit, et qu'une simple servante avait suffi à faire fuir ces lâches. Puis il me raconta longuement les séances chez les prêtres, chez le roi Hérode, chez le gouverneur auxquelles il avait naturellement assisté ; l'officier avouait n'avoir pas bien suivi les discussions religieuses, ces questions de royauté, de filiation divine lui échappaient totalement,

d'autant plus qu'il était si évident que ce Galiléen n'était roi d'aucun royaume et n'avait même pas l'air de le prétendre. L'interrogatoire chez le gouverneur Pilate lui laissait plus de souvenirs précis ; ces échanges presque philosophiques sur le pouvoir, sur la vérité lui avaient paru tellement hors de propos, presque un exercice de rhétorique comme les aiment les Grecs. Il avait par contre nettement perçu que le gouverneur avait compris rapidement que le seul véritable danger de troubles ne venait pas de ce pauvre homme et de ses éventuels amis, mais bien de ses ennemis, qui disposaient de zélotes toujours prompts à se rebeller contre les Romains. Il avait alors jugé que la mort du Galiléen était un faible prix à payer pour la tranquillité de la ville en ces jours de fête. L'officier respectait l'intelligence du calcul du gouverneur, mais avait été exaspéré et humilié de se voir chargé en outre du bon déroulement du supplice. Que les Juifs règlent entre eux une querelle de Juifs.

Cependant, la dignité virile du condamné l'avait étonné et impressionné. L'officier n'avait jamais vu, lors d'exécutions, que des loques humaines, des hommes qui hurlaient, se débat-

taient ou au contraire se laissaient traîner à demi-conscients, geignant et grognant comme des animaux blessés. Or, le Galiléen avait marché d'un pas aussi ferme que le permettaient ses membres affaiblis par les coups, il n'avait poussé que ces cris irrépessibles que provoque toute douleur fulgurante et inattendue ; il avait autant que possible réussi à dominer son corps pourtant couvert de blessures et bientôt transpercé. Une mort de soldat, semblait-il dire, presque digne d'un Romain des temps lointains. Voyant cette force d'âme, il s'était alors ressouvenu de toutes les anecdotes qu'il avait entendues sur ce prêcheur et en avait conclu amèrement qu'il avait été trompé, qu'il avait involontairement été l'instrument d'une haine des prêtres, d'une querelle à laquelle il était étranger. Cet homme était un juste, certainement. Le gouverneur avait été habile mais injuste. Et s'était débarrassé des tâches sordides.

L'officier était extrêmement troublé au cours de notre conversation et ne savait pas comment y mettre fin. Il me demanda de nouveau si j'étais un ami du Galiléen ; je n'osai pas lui dire que je croyais l'être devenu depuis ce jour funeste, ni

que, sans doute, lui aussi, le fier officier romain, l'était devenu en même temps que moi.

Ce témoignage de l'officier me confirmait que je n'avais pas été égaré par de vaines émotions ou de simples sentiments de pitié devant la souffrance de cet homme. Quelque chose de sacré s'était produit.

J'attendis quelques jours pour retourner dans la maison des amis du Galiléen. Ils me semblaient aussi fous que lors de ma dernière visite, mais sans cette exaltation du lendemain de la Pâque. Ils me dirent tout à la fois que leur Maître était bien mort mais qu'il avait été relevé, qu'ils l'avaient tous vu plusieurs fois dans leur maison et puis aussi en Galilée au bord du lac. Et qu'il les avait à présent quittés depuis des jours, qu'il avait promis de revenir, mais qu'ils n'avaient pas compris dans combien de temps. Il leur avait promis de leur envoyer une force et je crois que j'en discernais les prémices. Et, s'ils ne doutaient plus de sa mort, j'ai cru que je pouvais parler à Jean et quelques autres du témoignage de l'officier.

Cette fois, ils m'écoutèrent avec sérénité mais surtout avec passion. Grâce à l'officier, je pouvais enfin leur raconter cette affreuse nuit ; enfin, ils

purent entendre les accusations portées contre leur Maître, les réponses qu'il fit aux prêtres, à Hérode, à Pilate. Je leur apportais des informations cruelles, mais dont ils avaient besoin. Ils se répétaient les échanges, les discutaient, comprenaient ce qui avait échappé à l'officier, inscrivait le tout dans leurs mémoires. De ce jour, ils me considérèrent comme leur ami et ne mirent jamais en doute ce que j'avais entendu et vu de mes propres yeux. Bien plus, ils se mirent à le raconter à leurs proches.

Ainsi, si je leur apportais des nouvelles affreuses, au moins je dissipais les rumeurs et les rêveries et ils m'en savaient gré. Car si, comme je l'attestais, leur Maître était vraiment mort, sous mes yeux, alors, alors, leurs rencontres avec lui devenaient des prodiges qu'ils ne s'expliquaient pas clairement. Mes mauvaises nouvelles confirmaient pour eux une bonne nouvelle qui m'était incompréhensible.

Il restait entre nous une certaine gêne. Ils m'étaient reconnaissants d'avoir été présent aux côtés du Galiléen, d'avoir peut-être soulagé un peu ses souffrances, d'avoir un peu soutenu son courage. Mais ils ne pouvaient s'empêcher d'éprou-



ver une certaine jalousie à mon égard. Pourquoi avais-je eu ce privilège, moi qui n'avais pas suivi leur Maître au jour le jour ? Et je me rendais compte que, depuis des années, ils se jalouaient parfois les uns les autres pour s'assurer de leur amitié privilégiée de leur Maître. Mais surtout, ils regrettaient de n'avoir pu être à ma place ; ils en voulaient au sort, aux circonstances, mais je sentais bien qu'au fond d'eux-mêmes, ils se sentaient aussi coupables de lâcheté. Ah, que n'avaient-ils suivi leur Maître dans sa dernière prière, puis protégé lors de son arrestation, et ensuite... ? Et ils rêvaient certainement de ce qu'ils auraient pu faire pour éviter le tragique déroulement des faits, le défendre, le sauver peut-être.

J'éprouvais moi-même une gêne floue. Je pouvais excuser peut-être une lâcheté, toute relative d'ailleurs, car qu'auraient pu faire une poignée d'hommes comme eux pour résister et triompher des gardes, des prêtres et des soldats romains ? Mais ils auraient quand même pu être là, présents dans la foule, se contentant d'un dernier regard de soutien, d'affection, d'adieu. Ce qui me dérangeait le plus, cependant, c'était de comprendre comment ils étaient entrés dans

ce délire collectif en prétendant avoir revu leur Maître. Ils étaient moins de petits lâches que des rêveurs enflammés, incapables d'accepter cette mort affreuse. Et il me semblait qu'ils trahissaient ainsi l'enseignement de cet homme en en faisant des contes. Allaient-ils réduire sa vie à des histoires merveilleuses, telles celles que l'on raconte aux enfants, telles celles que les idolâtres inventent à foison ?

Je retournai les voir, encore et encore. Ma présence les consolait. Ils estimaient forcément qu'ils étaient plus douloureusement frappés que moi par la mort de leur ami. Je ne sais si c'était vrai, mais je me taisais. Je les écoutais raconter leur rencontre avec le Galiléen, leurs chemine-ments, ses enseignements, la joie qu'ils ressentait de l'entendre ; j'étais heureux de discuter avec eux de ce qu'ils avaient souvent compris, mais aussi de ce qui leur était resté obscur et dont ils tentaient de découvrir le sens. Et ils riaient parfois de leur naïveté ou de la mienne, ce qui m'enchantait. Cela me consolait.

Je n'étais pas le seul à chercher à les reconforter. Il y avait souvent une grande foule chez eux. Les amis du Galiléen parlaient à tous, repre-

nant sans cesse le récit de sa vie. Pour un peu, j'aurais été bien capable d'en faire autant après trois semaines, tant sa vie et son enseignement m'étaient devenus familiers.

Par prudence, nous restions confinés dans leur maison. D'abord les amis, quelques femmes, dont la mère du Galiléen, puis vinrent les cousins et les frères des uns et des autres, puis enfin des voisins, tous ceux qui avaient été touchés par les paroles de cet homme. Nous parlions sans cesse de lui. Le silence est si souvent un poison mortel, surtout chez ceux qui souffrent, alors que la parole, et même les conversations les plus simples, les plus triviales ou banales, sont l'essentiel de la vie, sont la vie même. Échanger, transmettre. Nous formions une famille. Avec ses aînés, ses cadets. Mais tous orphelins, tous perdus, aucun ne sachant que faire, sinon ressasser un passé heureux ou que nous imaginions tel. Je crois que pour la plupart nous nous méfions de cette histoire des visites du Maître dont ses amis parlaient volontiers, mais nous ne disions rien de nos doutes.

Les semaines s'écoulaient. Un matin, comme je retournais vers la maison avec mes

deux fils, les tenant fermement par la main pour qu'ils ne s'égarèrent pas dans la foule qui se pressait vers le Temple, j'entendis comme un fort grondement de tonnerre alors que le ciel était clair et dégagé et il y eut un coup de vent violent. Mes fils en furent un moment effrayés. En arrivant à la maison, j'en vis le portail grand ouvert. Pierre, Jean et les autres amis se tenaient dehors et ils parlaient d'une voix forte. Je fus saisi d'étonnement parce que Pierre parlait dans ma langue de Cyrénaïque. Comment la connaissait-il ?

Il clamait la gloire du Galiléen, racontait ses prodiges, proclamait sa mort et annonçait qu'il était ressuscité, qu'il avait été relevé des morts par Dieu, son père. Et il poursuivait, citant les psaumes et les prophètes.

Autour de moi, j'entendis des pèlerins qui répondaient à Pierre, l'interpellant sur ce qu'il disait, le questionnant avec intérêt, et lui continuait de parler avec fougue. Un homme à côté de moi me demanda en araméen où donc ce pêcheur de Galilée avait appris sa langue égyptienne. Et je me rendis compte que chacun entendait Pierre dans sa langue maternelle.

Ce fut un moment merveilleux : les tristesses et les doutes avaient été balayés par ce formidable coup de vent. Les amis du Galiléen avaient compris qu'ils devaient parler de lui sur les places et les chemins, dans les synagogues et au Temple, comme il l'avait fait lui-même. Si Dieu l'avait relevé, eux aussi allaient le relever et proclamer sa gloire et ses miracles. La maison que j'avais connue si calme se transforma en quelques heures en un lieu de grand passage ; tous accouraient, entouraient les disciples, leur demandaient de les baptiser, de venir au Temple parler aux pèlerins.

Je fus baptisé avec mes fils. Nous avons cru sans voir.

Dans différentes maisons amies, leurs propriétaires accueillirent tous ceux qui désiraient y vivre. Les repas étaient pris en commun, les riches ouvraient leurs bourses et faisaient l'aumône, plus généreusement encore que pendant les périodes sabbatiques. On priait beaucoup.

Il me sembla que le temps du deuil s'était évanoui. Nous avons vécu deux mois dans un silence recueilli, attentifs les uns aux autres, et voilà que la maison était à présent remplie de

bruits, de projets. Les disciples étaient constamment en discussion entre eux pour se souvenir des paroles et des actes de leur Maître ; ils voulaient être le plus précis, le plus complet possible. Par moment, ils semblaient même véhéments. Ils firent venir des prêtres très pieux, pleins de connaissances et de foi, et discutaient longuement avec eux pour mieux connaître la Loi et vérifier que leur Maître était bien le Messie, promis par les prophètes.

Je ne participais pas à ces conversations puisque je n'avais pas suivi le Galiléen depuis les premiers temps au bord du lac. J'écoutais cependant et, quand je rentrais chez moi, je racontais ce que j'avais retenu à ma femme et à mes fils.

Puis il y eut les premiers incidents avec les prêtres du Temple, les disciples se firent des ennemis, on voulut les faire taire. Étienne fut tué. Ce fut le moment où nous eûmes fort peur de Saul, qui était acharné contre nous.



J'avais remarqué depuis un temps que la mère du Maître semblait presque étrangère à cet enthousiasme, à cette agitation, à cette action. Elle nous regardait en souriant, paisible, calme. Mais elle était bien présente, n'était pas du tout enfermée dans une douleur extrême ; beaucoup venaient près d'elle pour la consoler, mais elle n'en avait nul besoin et c'est elle qui les reconfortait. Plusieurs fois, je crus reconnaître en elle la même force digne de son fils.

Elle m'inspirait un respect profond. Qu'avait saisi cette femme simple de ce qui s'était passé ces dernières années ? Que pouvait-elle comprendre de l'action des amis de son fils ? Elle était bien au-delà de tout cela. Elle semblait vivre autre chose.

Je pris l'habitude de m'asseoir à peu de distance d'elle et la regardais. Et je me disais que d'étranges liens nous unissaient. Ni elle ni moi n'avions suivi l'enseignement du Maître. Elle l'avait soigné dès sa naissance, j'étais auprès de lui à sa mort. Nous l'avions veillé tous deux quand il avait été si faible, si précieux, si silencieux aussi. Ni elle ni moi n'avions reçu de mission : il nous avait été juste demandé d'être là. Et nous avons été fidèles à cet ordre, sans réfléchir, sans hésiter.

J'ai suivi l'exemple que je voyais chez Marie.  
J'attends avec confiance.



Je suis fidèle. Je n'ai pas reçu d'autre mission.  
J'ai élevé mes enfants. Ma fidélité est ma vie.

Je viens de passer des années comme les Hébreux au Sinaï, en marche. Quand mes enfants ont quitté la maison, quand ma femme est morte, j'ai quitté la ville, son tumulte, ses rumeurs. J'ai fait mon bagage de tout ce que les disciples m'ont raconté. Je n'ai besoin de rien d'autre. J'ai reçu la manne. Elle me suffit dans cet abri où tu m'as trouvé, éloigné du village. Le désert est tout proche.

Mon chagrin ne s'est pas apaisé. Il ne l'est toujours pas. Il ne s'est pas évanoui, n'a pas été voilé, oublié au cours de ma vie d'homme, ni n'a été effacé par les joies et les bonheurs que j'ai connus. Il a cessé d'occuper toute la place, mais il est là. À côté de moi. Il m'a agrandi. Il m'a enrichi.



Christ m'a dit « reste ». Alors je suis resté. D'autres parcourent les terres et les mers, prêchent comme lui dans les synagogues, sur les places publiques, guérissent les malades et convertissent les hommes honnêtes. Moi, je reste. Je ne prêche pas ; je suis son enseignement. J'ai compris que la Terre promise était en moi. Je témoigne sans prêcher.

Aujourd'hui, c'est le Maître qui porte la poutre. Et je me laisse guider. J'ai été choisi et je ne sais pour quoi. Je ne vois que son dos. Ses disciples l'ont revu. Moi, je ne l'attends pas : il est là, lui aussi. C'est mon compagnon. Je l'ai soutenu. Il me soutient. Je le verrai.

Du même auteur

*La Chambre d'Art, L'Age d'Homme*, 2014

*Thomas Jefferson, vie, liberté, bonheur*. Pavillon (Mardaga), 2016

*Le Père Prodigue*, Pavillon (Mardaga), 2016

Maquette : [nor]production – [www.norproduction.eu](http://www.norproduction.eu)

Illustration de couverture : *Le Portement de Croix* (1516-1517), Raphaël,  
Musée du Prado de Madrid

© 2019, Le Pavillon

Ce livre a été réalisé par les éditions Mardaga

B-1050 Bruxelles (Belgique)

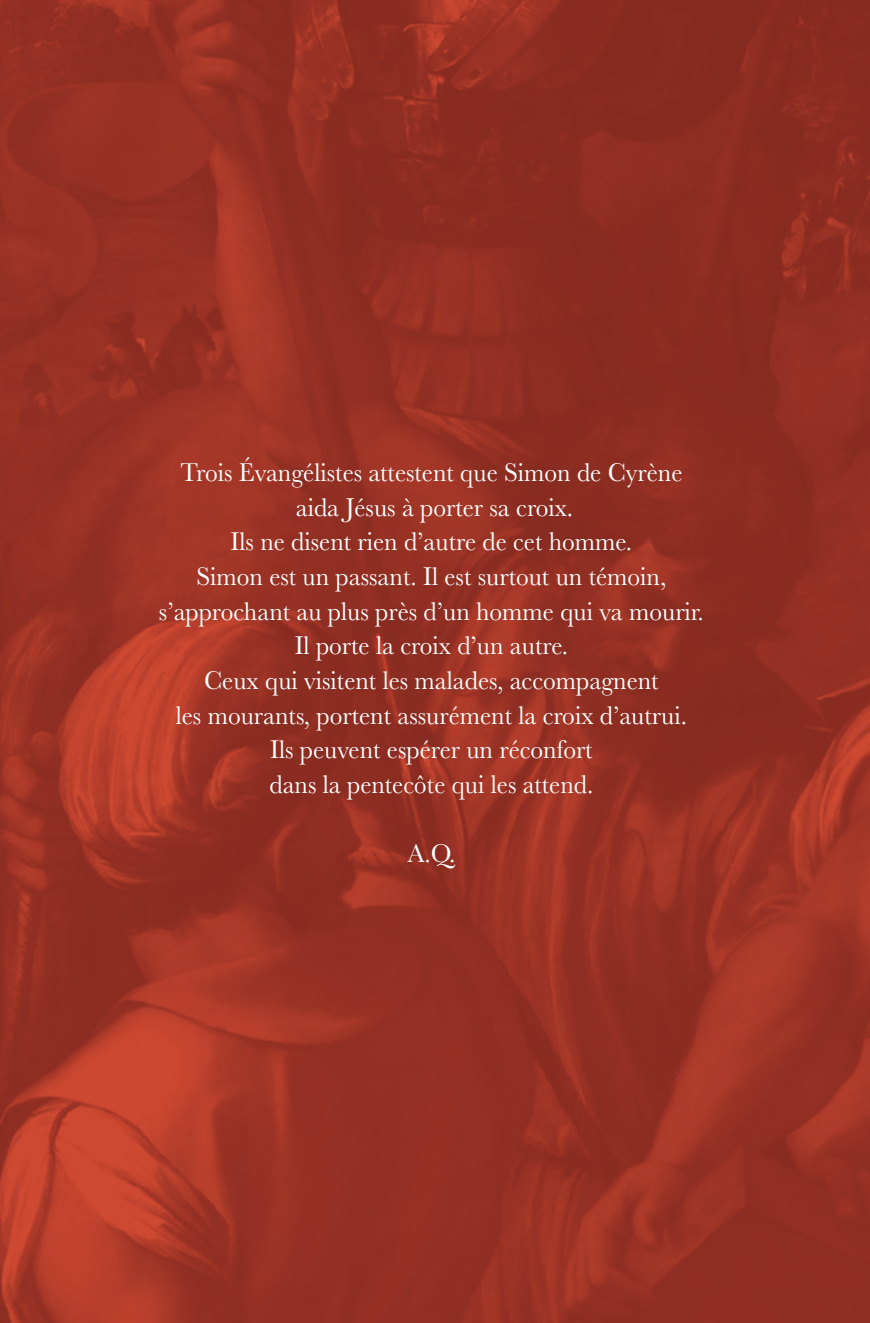
pour le compte des éditions du Pavillon

ISBN 978-2-80470-824-5

Dépôt légal : D.2019/0024/73

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle,  
par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage  
est strictement interdite.

Cet ouvrage a été imprimé en Belgique en octobre 2019  
sur les presses de Picking Graphic.



Trois Évangélistes attestent que Simon de Cyrène  
aida Jésus à porter sa croix.

Ils ne disent rien d'autre de cet homme.

Simon est un passant. Il est surtout un témoin,  
s'approchant au plus près d'un homme qui va mourir.

Il porte la croix d'un autre.

Ceux qui visitent les malades, accompagnent  
les mourants, portent assurément la croix d'autrui.

Ils peuvent espérer un réconfort  
dans la pentecôte qui les attend.

A.Q.